

Le patriarcat grimpe jusque dans nos montagnes Ensemble, balayons le !

A l'occasion du 8 mars
- journée internationale de lutte pour
le droit des femmes -
les gardiennes de troupeau organisées
au sein du syndicat SGT CGT
prennent la parole et témoignent de
leurs conditions de travail.

Plus d'info sur notre organisation,
nos revendications et nos actions sur

sgtcgt.noblogs.org



Bergères, nous sommes des ouvrières agricoles. A ce titre, le travail gratuit et l'injonction à se dépasser sont monnaie courante. Si la profession se féminise largement depuis quelques années, elle reste masculine dans les représentations.

Qui entre nous, n'a jamais entendu : *«c'est pas tellement une place pour une femme»?*

Nos employeurs sont très majoritairement des hommes, de même que toutes les grandes figures du métier, les bergers stars. Et ce sont tous ces hommes qui définissent les standards selon lesquels on est ou pas «un bon berger» ou

«une bonne bergère».

«La passion», l'oubli de soi, le sens du sacrifice, les performances physiques et la capacité à subir la rudesse du milieu sans sourciller, sont mis en avant. Des valeurs viriles et sans rapport avec notre métier. Et un certain niveau de souffrance au travail est considéré comme tout à fait normal. On entend souvent qu'il faut «avoir le mental». Nos connaissances, ce que l'on sait faire, ça n'a pas de valeur. Il faut être un dur et fermer sa gueule.

Voilà pour le contexte et voici quelques conséquences, illustrées par des phrases réellement entendues et des situations ayant réellement eu lieu.

Des stéréotypes de genre à la discrimination à l'embauche

*«Pour mes chiens, c'est comme pour mes bergers,
je ne prends que des femelles, ça se dresse mieux»*

On suppose les femmes faibles, mais aussi dociles. A ce titre elles seront parfois écartées *«c'est une montagne difficile, il faut un homme»* *«une femme, ça n'a rien à faire à la montagne»* parfois préférées.

Le moment des soins au troupeau est souvent édifiant. Les femmes sont réputées bonnes soigneuses (tiens donc) mais un peu nulles pour attraper les animaux (tiens donc). Pour voler à leur secours et aussi un peu pour les humilier, une flopée de muscles rutilants se mettent à leur service pour attraper les brebis à leur place. Les démonstrations de force les plus spectaculaires sont les bienvenues.

«On ne m'a appris en formation à attraper et à asseoir une brebis qu'en utilisant ma force. J'ai appris comme un bourrin, j'étais vidée. C'est l'intervention d'une collègue qui m'a permis d'apprendre autrement»

Grossophobie, ici comme ailleurs

«Tu es trop grosse pour faire ce métier»

Beaucoup supposent qu'un berger ou une bergère devait être un.e athlète, les physiques fins sont supposément la norme. Comme partout, celui des femmes est particulièrement jugé. Nos camarades rondes sont souvent totalement disqualifiées et discriminées. Ce jugement porté sur nos corps est un des fruits pourris de la société patriarcale. Il est aussi le résultat d'une méconnaissance complète des réalités du métier: nos savoir-faire priment largement sur notre capacité à être sélectionnées pour les Jeux olympiques et c'est tant mieux!

«Valeurs agricoles et valeurs olympiques, compétitivité, ruralité, transitions environnementales et énergétiques françaises et européennes, solidarité, emploi, attractivité des métiers et innovations formeront les axes forts des nombreux événements qui se tiendront toute la semaine»

Communiqué de la FNSEA pour le salon de l'agriculture

Un contexte propice aux violences de la part des employeurs...

«Comment va ma bergère? » «celle-ci c'est la mienne, personne n'y touche!»

Le brouillage des limites entre vie privée et vie personnelle est très banal dans le métier. Mitoyen de la notion de «métier passion», il s'agit d'un des leviers de l'engagement. Certains vont jusqu'à dire que *«le berger fait partie de la famille»*. Si l'on ajoute à cela la dimension genrée des rapports sociaux, et l'isolement dans lequel nous travaillons, on comprend vite que les bergères sont exposées à tout un panel de violences. Si certaines semblent anodines aux non avisés, elles existent et sont significatives. Elles sont un point de départ, depuis lequel l'escalade est toujours possible: nous sommes tenues de rester sur nos gardes.

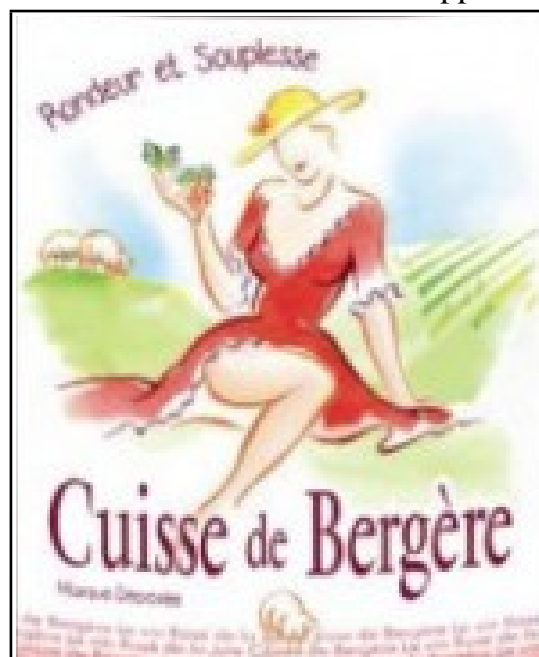
Il est parfois difficile de dire NON, de dire STOP, d'être prises au sérieux, écoutées et entendues. Particulièrement dans le cadre d'un rapport hiérarchique, qui ne s'assume pas.

«Hospitalisée suite à un accident du travail, mon employeur m'attendait à la sortie de l'hôpital pour me demander de ne pas me mettre en arrêt. Il attendait SA bergère. Une bienveillance touchante! »

...Mais aussi des autres usagers de la montagne

« Vous êtes toute seule ici ? »

Nos employeurs n'ont pas le monopole des violences, c'est toute notre profession qui est objectivée: les pâtres ne sont pas considérés comme des travailleurs, mais comme les simples figurants d'un paysage décor. Il est donc tout à fait normal de frapper à la porte de leur cabane et de ne pas respecter leur intimité. Par leur genre, les bergères sont objectivées deux fois. Pensez à tout l'imaginaire de la bergère dans le folklore populaire, aux chansons de Brassens. Isolées sur leur lieu de travail, logées dans des cabanes qui ne ferment pas toujours à clef ou qui sont parfois mitoyennes d'un refuge, elles sont particulièrement exposées aux violences sexistes et sexuelles. Les exemples d'agression ou de situations dangereuses ne manquent pas. En l'absence, relativement fréquente, d'eau courante, il faut se laver au torrent. Nous sommes parfois surprises par des personnes de passage, parfois délibérément observées.



L'honteux domaine « Cuisse de Bergère » distribue son mauvais rosé dans tous les supermarchés de France.

Devoir continuellement faire ses preuves

« Il est pas là le patron ? »

Dans le cas où les bergères travaillent en binôme avec un homme, celles-ci sont souvent ignorées par leur employeur ou toute autre personne susceptible de poser des questions sur le contenu de la profession. On s'adresse à l'homme comme s'il était le seul à être concerné par la charge de travail. « Sa femme » (on part du principe que c'est SA femme), serait plutôt là pour la cuisine et le ménage. Un certain nombre d'employeurs nous considèrent par défaut comme des subalternes plutôt que comme des professionnelles. Lorsqu'elle travaille seule, il arrive qu'on lui fasse remarquer qu'elle gagnerait à avoir « un homme pour l'épauler ».

Un métier à risques

« On ne sait pas ce qu'il s'est passé, il faut traiter cette histoire avec précaution »

Durant l'été 2022, à cause d'une installation défectueuse du poêle à bois, une bergère a été intoxiquée au monoxyde de carbone. Par chance, elle s'en est sortie. Son témoignage a rapidement circulé. Mais sa parole n'est pas prise au sérieux, et pire encore, elle est remise en cause. Cet exemple est révélateur de la manière dont on traite la parole des travailleuses et en particulier la parole des femmes.

Lutter collectivement

Chacune de ces situations semble très spécifique à notre métier. Pourtant de nombreuses femmes peuvent établir des liens avec leur propre vécu au travail et dans la vie. Le dévouement, la docilité, l'impuissance qu'on nous prête, l'appropriation de nos corps, le mépris de nos qualifications... cela nous concerne toutes. Partout, les femmes doivent faire leurs preuves. Elles doivent se battre, elles doivent être fortes, mais sans faire de bruit.

Les bergères sont poussées dans leurs retranchements. Pour être reconnues, on nous laisse le choix entre la docilité et le virilisme. Soit je la ferme et je fais gentiment ce qu'on me dit. Soit je leur montre que «moi j'ai des couilles »: je pousse, je force, je me mets en danger, je m'use.



La troisième voie est celle de l'affirmation collective du droit au respect et à la dignité.

Celle du collectif de la lutte: contre l'isolement contre le silence

contre la standardisation et la discipline qu'aimeraient nous imposer le capital et le patriarcat.